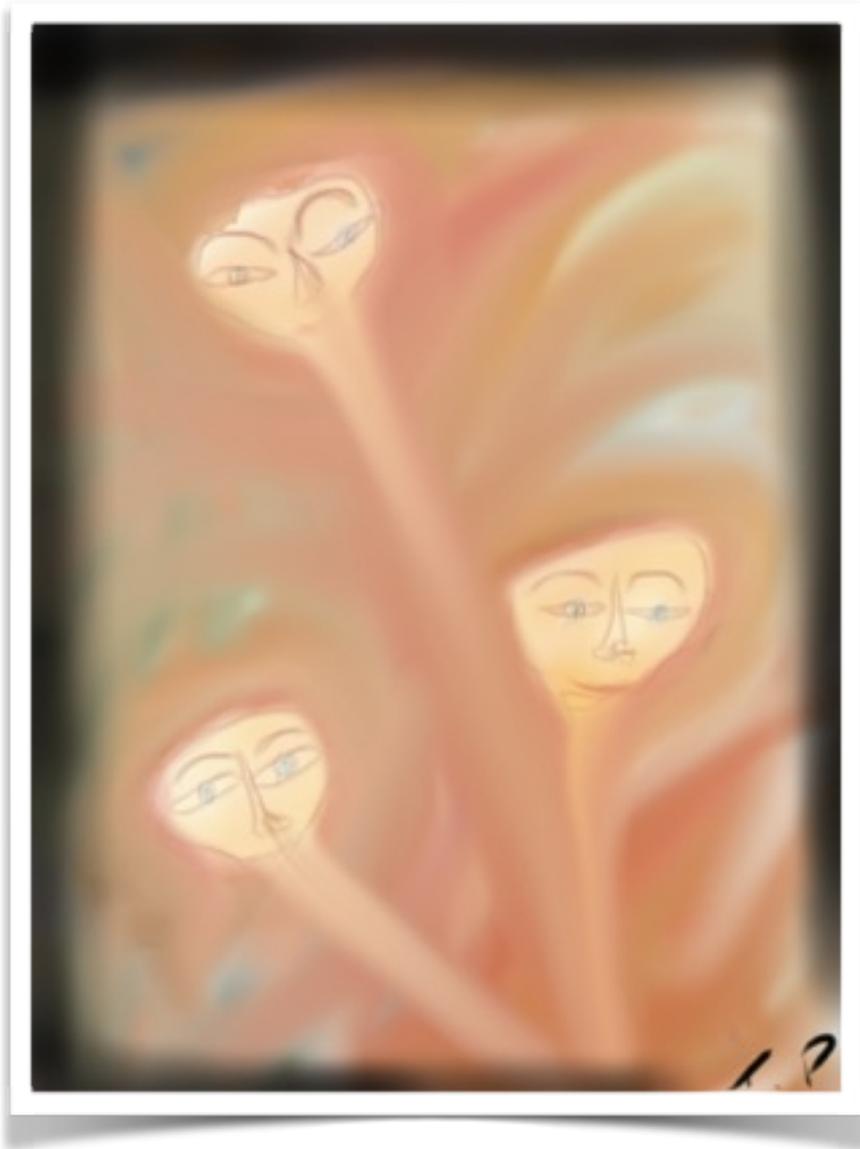


Thierry Piras

"Du temps de l'homme au temps de l'être"



"Autrui" mai 2014

Juin 2014

Si le temps fait existentiel à l'homme, il l'ordonne par la dimension de limite. La limite marque la restriction à l'infini de l'homme, par la réalité physique, par les contingences psychiques et par le prédicat de la finitude. C'est ensuite à une réflexion sur le fini et l'infini comme grandeurs que nous porterons notre cheminement au penser. Le temps de l'homme et le temps de l'être, inscrira une relecture de la finitude.

Si les limites instaurent une réalité à l'homme, c'est semble-t-il dans le champ de la toute-puissance. L'être au monde, comme individu placé au cœur d'un système de lois physiques, instaure un déterminisme, souvent restrictif et spécifiant de son réel à l'existant comme vivant. Le milieu de l'homme est celui de la terre ferme et des régions tempérées, l'entravant ainsi dans des contingences formelles. Il ne peut pas accomplir tout ce qu'il veut et où il le veut. La confrontation avec la limite est ainsi instaurée très rapidement. L'impossible à son vouloir, tout comme l'impossible à son désir marquent la césure entre la place qu'il prend effectivement et celle qu'il aurait souhaité incarner. À la limite se juxtapose la manifestation de l'éventualité à la transgression, comme un ultime soubresaut face aux potentialités ou possibilités de l'individu dans le monde. La création imaginaire peut devenir l'espace d'un temps, la réponse à l'impossible du réel. Toutes rêveries conscientes, ou bien encore constructions romanesques peuvent concourir à donner l'illusion d'un élargissement du champ des possibilités. Il est par exemple, possible d'imaginer de pouvoir voler, de se transporter immédiatement dans un ailleurs, de modifier en sa faveur certains rapports sociaux ou amoureux. Le fantasme sexuel relève de ce mécanisme de réécriture d'un réel impossible ou peu probable. La transgression des interdits moraux peut accomplir dans la production imaginaire une compensation, voire une sublimation à une réalité plus normalisée, et ce sans craindre les foudres de la réprobation et de la justice. Avec toute fois les risques d'une déréalisation dans les cas extrêmes de déni du réel. Le vouloir de repousser les limites, de tendre vers un infini, souvent identifié comme source d'une amélioration, ou du moins d'un potentiel susceptible d'advenir autrement, peut devenir autant un moteur d'évolution qu'un obstacle. Il est moteur, avec le devenir vers l'au-delà

d'un possible, en installant le sujet dans un temps situé historiquement qui pose questionnement. Mais ce même moteur peut se tendre comme le piège de l'errance dans l'hallucination de l'absolu, de la toute-puissance. C'est bien entendu la mort qui vient poser à l'homme la pierre angulaire de l'édifice de la finitude. La naissance d'ailleurs n'est que l'inscription préalable d'une orchestration dont le tempo sous-jacent de la vie ne peut être que l'arrêt biologique de la vie. Ainsi donc, il convient de se rendre à l'évidence, l'homme est mortel et en plus il meurt et enfin il sera mort. Cette dimension d'être mortel appartient à la conscience de l'individu, il s'agit d'un acte de pensée, plus ou moins intégré ou accepté. Le "il meurt" appartient encore au champ de la conscience, ou du moins dans certains cas. L'idée d'acceptation est d'une autre nature. Si l'individu demeure en partie conscient au moment de l'agonie, il intègre d'une certaine façon cette situation de proximité à la mort. Par contre, le "il est mort" n'est que l'appropriation de l'autre et échappe à l'individu directement concerné par cette fin.

L'homme n'est témoin ni de sa naissance et encore moins de sa mort. Non pas en terme, d'en être concerné ou impliqué, mais d'acteur en conscience et de pouvoir procéder à un protocole du penser. L'homme est mortel, Socrate est mortel, donc Socrate est un homme. Mais il faut attendre qu'il ne soit plus, c'est-à-dire qu'il soit mort pour qu'il devienne mortel. L'homme ne deviendrait-il vivant et mortel qu'une fois mort; c'est à dire une fois à la limite non de la vie, mais du langage, du discours à l'autre. Mort, il entre dans le discours de l'autre. L'homme qui fait discours sur un mort ne parle plus avec un homme, ni à un homme, mais il parle de sa représentation de ce qui fut l'homme à lui. Il parle altérité, il parle rupture à la limite temporelle. Parlant d'un mort, c'est faire rupture non à la vie, mais à la mort comme fin et entrer dans le champ de l'infini comme vouloir de substitution compensatrice. Le rapport au temps instaure la tentation de faire durer l'exister de l'instant. Non pas le temps comme marquage d'une réalité tangible, mais comme effet de sens à l'existence de l'exister. Le temps de l'être, c'est le temps de l'éternel instant perdu ou retrouvé, mais jamais conservé. Alors le temps de l'être devient en quelque sorte le flirt avec l'infini dans son rapport à un fini aux limites

intangibles. L'homme meurt et sa mort fait néant à toute maîtrise de l'être. De cet impossible à l'être vivant conservé comme entité conceptuelle, il serait toute fois possible de s'interroger sur la conservation, non de cet être-là, mais de l'être-non-là. Cet être-non-là n'a plus rien de commun avec l'individu, et si jamais d'ailleurs il en eut. L'être n'est ni le nom de l'individu, ni le nom d'une intériorité à concevoir, ni même conquérir, mais le nom de cette transcendance que la mort ne saurait dissiper. Et si l'être ne pouvait qu'être cette transcendance difficilement cernable et intemporelle? L'être ne dit rien, ne parle pas, ne s'exprime pas, et il ne sera pas entendu dans l'expérience analytique. Alors, à quoi bon s'en préoccuper? Justement du fait de ce silence assourdissant, de cette absence envahissante, l'être fait indicateur de l'infini, du manque. Il n'est pas là et pourtant, il l'est totalement dans le mystère de l'acte à l'exister. Ne cherchons plus ce qui serait de l'être, il se dérobe justement à toute tentative d'appropriation. Toutefois, c'est bien, semble-t-il, dans l'idée même d'impossible que l'être fait scénarisation, notamment de la finitude. D'un temps qui ne dit rien du temps qui passe, mais d'un temps à ne pouvoir exister, celui de la finitude comme manque à la toute-puissance du moi et de l'ego. Le temps est-il mien ou est-il déjà celui de l'autre, non comme alter ego, mais comme partie inaccessible à ma maîtrise, celle de l'empreinte d'un non-infini, à jamais impossible à l'individu, mais toujours présent à l'être. Considérons la problématique de l'homme et l'idée de limite. Ou plus exactement la non-conscience immédiate de la présence et de la nature d'un existant de limite. Pourtant la réalité physique pose les limites à l'homme, à sa toute-puissance à sa réalité d'une domination du tout sans partage avec cet adage, je peux, car je le veux. Et pourtant, malgré la force de la détermination du seul moi, rien du tout à faire possible, n'est possible. Au-delà de la limite objective des lois physiques, c'est la limite à la puissance du moi, de l'ego dans son expression à l'action sur le monde qui instaure la contrainte d'une limitation, d'un interdit ou d'un impossible. L'infini du possible à être énoncé en terme de pouvoir se pose comme impossible et par conséquent comme une avancée d'un fini de l'être au monde. Le temps de l'homme est à la fois celui de l'infini, du désir et du fini du possible. Même si la mort vient poser les

bornes d'un infini réduit à un fini, il n'en demeure pas moins la trace d'un vouloir d'infini, que le désir freudien illustre. Le temps de l'homme se manifeste par l'ensemble de son implication au monde et dans l'altération à son moi. Le temps de l'homme est celui de tous les infinis qui se présentent à lui, et ce même s'il ne le conçoit pas en conscience. L'infini n'est plus uniquement une identification de grandeur, une mesure non mesurable, mais le véritable déterminant de ce qui échappe à l'homme dans sa quête au monde de l'autre. L'autre est l'infini à son ipséité, tant par l'altérité que par la mêmeté. L'autre procure le mouvement, de déplacement et donc. Le temps d'un faire à être avec l'ensemble des étants, mais aussi d'un être à faire ou à se faire, autant qu'il en soit possible de par la seule volonté. Le temps de l'homme, c'est le temps dans ce qu'il est, par cette advenue d'avoir été et à un devenir toujours potentiellement existant. Le temps c'est l'exister de l'homme dans sa dimension d'étant. Le temps non plus comme un quanteur d'espace ou de déplacement, mais comme l'objet fait non objet d'un infini à l'homme. Autre façon de dire l'absence de l'homme à sa dimension de l'être et non plus seulement d'être de l'étant ou même d'être. Le temps de l'homme fait sens à l'exister, mais d'un exister au carrefour d'une double altérité, celle à l'autre et celle à l'être. Comment parler d'altérité à l'être si ce n'est pour signifier la force de l'impossible au fini et d'ailleurs à l'infini. Que peut l'homme pour appréhender ce qui est de l'être, sans tomber dans le commun de tous ces êtres qui pleuvent sur lui. De toutes ces injonctions sociétales, comme être fort, être en harmonie avec soi-même, être en écoute avec son être profond, il ne ressort que de véritables incantations au faire ou au mieux à être, mais non pas à s'appréhender de l'être. Et si en fait tous ces "êtres-soi", n'avaient pour fonction que de masquer l'extrême incomplétude à l'acheminement au savoir de l'être? S'il fallait se plier à cette injonction d'un toujours plus à jouir d'être, comme une véritable mascarade de ces sommes de faire, alors l'humain ne pourrait que flotter dans les limbes du discours sur les limites. Lequel discours, d'ailleurs ne pourrait que contribuer à faire sens à l'identification qu'est l'exister. Comme l'invitation faite à une bascule de l'étant à l'être, il conviendrait de faire pencher ou mouvoir le balancier de l'existence à l'exister.

D'une véritable translation, bien qu'il n'y point de moyen effectif pour valider une quelconque vérité, d'un être-au-monde à être-à-l'être ; comme invitation au mystère, de celui que l'on ne peut que nommer d'un datif résiduel. Si le temps de l'homme cerne l'exister, le temps de l'être ne peut-il pas, sinon le définir du moins le rendre à l'éclat du discours.